
3 1761 04202 9249

LE

BOURGEOIS DE PARIS,

OU

LA PARTIE DE PLAISIR,

PIÈCE EN TROIS ACTES ET EN CINQ TABLEAUX,

PAR

MM. DARTOIS, WARNER et DUPIN,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES NOUVEAUTÉS, LE 10 SEPTEMBRE 1828.





CHEZ J.-N. BARBA, ÉDITEUR,

COUR DES FONTAINES, N°. 7;

ET PALAIS-ROYAL RUE SAINT-HONORÉ, N°. 210.

1828.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DURAND, bonnetier........	M. POTIER.
Mme DURAND, sa femme......	Mme FLORVAL.
ANGÉLIQUE, leur nièce.......	Mlle LAURENCE.
FANFAN, fils de Durand.......	La petite ANAÏS.
FRANÇOISE, domestique.......	Mlle VIRGe DEJAZET.
HONORÉ, sous-officier dans l'artillerie légère.................	M. DERVAL.
GÉRARD, son ami, commis-md..	M. ARMAND.
THOMAS, cultivateur..........	M. JOLY.
MATHURINE, laitière..........	Mme DESPRÉS.
UN GARDE-CHAMPÊTRE.....	M. GUÉNÉE.
UN COCHER.................	M. ÉMILE.

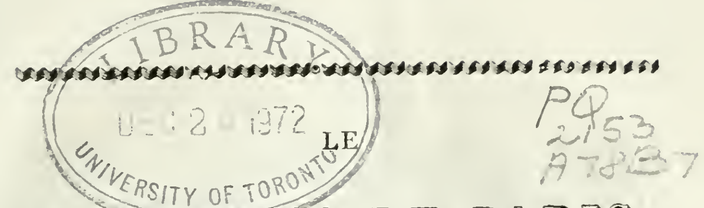
Portier et Portière de la Maison de Durand.

Gardes-Champêtres.

Garçons Restaurateurs.

Peuple et Consommateurs.

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON,
rue Gît-le-Cœur, no. 7.



LE BOURGEOIS DE PARIS,

PIÈCE EN TROIS ACTES ET EN CINQ TABLEAUX.

PREMIER TABLEAU.

Le Théâtre représente l'intérieur de la Boutique de M. Durand. Les volets sont fermés ; mais la porte d'entrée, placée au fond, est ouverte. A droite de l'acteur, un escalier qui conduit au logement du bonnetier.

SCÈNE PREMIÈRE.

(*Au lever du rideau, on entend claquer un fouet et rouler une voiture.*)

FRANÇOISE, *puis* LE COCHER, *par la porte du fond.*

FRANÇOISE, *à la cantonade.*

C'est ici, cocher; chez le bonnetier... (*elle entre en scène, et va à l'escalier.*) M. Durand, v'là l' fiacre qui est à la porte; êtes-vous prêt?

LE COCHER, *entrant.*

Eh bien! la bonne, sommes-nous disposés à partir? l bourgeois va-t-il bientôt descendre?

FRANÇOISE.

Çà n'est pas lui qui vous retardera, car il est vif comme un écureuil. C'est plutôt Madame, parce que, comme elle a l'intention de se faire belle, il lui faut du temps pour çà.

LE COCHER.

J' comprends, quand on n'est plus jeune, et qu'on veut revenir sur le passé...

FRANÇOISE.

Cocher, vous êtes épigramminique.

LE COCHER.

Je suis pas mal astucieux! c'est moi qui, pour faire une niche aux *Omnibus*, ai fait mettre sur mon fiacre : *Fiacribus*.

FRANÇOISE.

Qu'est-ce que çà veut dire : *Fiacribus*?

LE COCHER.

Fiacribus? çà veut dire : *fiacre pour ceux qui ont du quibus*.

FRANÇOISE.

C'est un mot anglais?

LE COCHER.

Comme vous dites; mais pendant que votre maîtresse est en train de se rajeunir, moi je m'en vais aussi m' rafraîchir avec un litre de rouge, çà m' donnera des couleurs.

FRANÇOISE.

Comment, vous allez laisser là vos chevaux?

LE COCHER.

Oh! soyez tranquille, ils ne prendront pas le mords aux dents, j'en réponds! les chevaux de fiacre, çà a l'habitude de rester sur la place, et les miens sont capables de demeurer-là deux heures les bras croisés... oh! ils connaissent leur état! (*Il sort en chantant.*)

AIR : *Les cochers sont de bons enfans.*

Mes chevaux
N'sont ni beaux
Ni gros;
Ils ont l'air
De n'être pas d'chair.
Malgré çà, quand ils sortent,
Je n'crains pas qu'ils s'emportent,
Ils vont au pas, ils trottent; mais
Ils n'galoppent jamais.

SCENE II.

FRANÇOISE, *seule.*

Déjà sept heures et demie!... oh! seigneur dieu! quelle journée que celle d'aujourd'hui! une partie de campagne jusqu'au soir!... toute la maison, à quatre lieues, dehors la barrière... les chevaux de bois, les mirlitons et la danse!... oh! la danse!... la danse, c'est ce que j'aime, moi! les jambes me démangent rien que d'y songer. Je ne veux pas rester debout, parce que çà fatigue; je veux me réserver pour la contredanse. (*elle prend une chaise et s'asseoit.*) C'est çà!... moi par goût, j'aimerais un état ousque il n'y aurait rien à faire, qu'à s'amuser, comme cette dame qui loge au premier. (*elle s'appuie sur le dos de la chaise.*) Je me vois là assise sur mon canapé, enveloppée dans un beau cachemire de bourre de soie... j'ai des voitures et des valets qui me servent, qui m'obéissent même avant que j' commande!... c'est bien gentil, cet état-là!

Mme DURAND, *appelant dans la coulisse.*

Françoise!... Françoise!... montez donc habiller Fanfan!

FRANÇOISE, *se levant.*

Eh bien! à quoique je pensais donc!... v'là Madame qui crie!... est-elle criarde, madame Durand?

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Elle aime à faire du tapage;
Elle crie en se réveillant;
Elle cri' quand j'fais mon ouvrage,
Elle crie après son enfant,
Et son mari par conséquent.
Ell' n'se repos' pas un' minute,
Et mêm' dans son lit, bien souvent,
Elle rêve qu'ell' se dispute,
Pour pouvoir crier en dormant.

Je ne peux pas avoir un moment de repos.

SCENE III.

FRANÇOISE, HONORÉ, GÉRARD.

HONORÉ, *à Françoise.*

Eh! dites donc, Mad'moiselle?

FRANÇOISE.

Vot' servante, Messieurs!... mais je n'ai pas le temps de vous répondre, c'est aujourd'hui dimanche, et la boutique est fermée.

GÉRARD.

Nous aurons bientôt fait.

FRANÇOISE.

Pas ici, toujours!... nous allons à la campagne, on a besoin de moi là haut, et comme on ne peut pas être partout... (*Elle va pour rentrer.*)

HONORÉ, *l'arrêtant par la taille.*

Ne faites donc pas la méchante, la petite bonne!

FRANÇOISE, *lui donnant un coup sur les mains.*

A bas les mains!... oh! oh! c'est que je suis Picarde, moi!... et dans la Picardie, les filles sont comme çà!

AIR : *Des coups d'poing.*

J'ai d'l'honneur,
J'ai du cœur!
Il ne faut pas qu'on me manque.
J'ai de l'honneur! (*bis.*)
Aussi quels soufflets je flanque!
Piff! paff! pan! pan! v'là comm' je r'çois les amans.
Piff! paff! pan! pan! les petits comme les grands.
Messieurs, je vous l'dis tout bas :
Je sais bien que j'ai des appas,
Regardez, (*bis.*) mais ne touchez pas.

L'épicier qui court les belles,
L'autre jour vint m'agacer,
Il manqua de m'embrasser...
J'lui fis voir trent' six chandelles!

J'ai d'l'honneur,
J'ai du cœur!

Je n'aime pas qu'on me manqne.
J'ai de l'honneur! (*bis.*)
Aussi quels soufflets je flanque!
Piff! paff! pan! pan! v'là comm' je r'çois les galans.
Piff! paff! pan! pan! les petits comme les grands.
Messieurs, je vous l'dis tout bas :
Je sais bien qu' j'ai des appas,
Regardez, (*bis.*) mais ne touchez pas.

Mme DURAND, *dans la coulisse.*

Françoise! la perruque de M. Durand.

FRANÇOISE.

Je vas lui donner sa perruque!

HONORÉ.

Mais nous sommes des consommateurs.

FRANÇOISE, *se sauvant.*

Je vas vous envoyer le bourgeois!

SCENE IV.

HONORÉ, GÉRARD.

GÉRARD.

Elle est drôle, la Picarde, avec son honneur et son cœur!

HONORÉ.

Ma foi, mon cher Gérard, tu vois qu'il était temps d'arriver! dix minutes plus tard, toute la famille était partie! mais sois paisible, tes intérêts sont en bonnes mains... nous autres, dans la cavalerie, nous avons pour systême de mener les passions au grand trot... apprends-moi seulement où en sont tes amours?... as-tu fait ta déclaration?

GÉRARD.

Pas encore!

HONORÉ.

Crois-tu que ton physique plaise à la demoiselle?

GÉRARD.

Elle n'a pas eu le temps de me remarquer.

HONORÉ.

Et les parens?

GÉRARD.

Ils ne se doutent pas de cette intrigue !

HONORÉ.

Je le crois parbleu bien ! la demoiselle ne t'a pas remarqué, tu ne lui a pas dit un mot ! tu appelles cela une intrigue ?

GÉRARD.

Voilà quinze jours que je la guette... voilà quinze jours que je brûle pour elle *incognito*. Tout ce que je sais, c'est le nom de ma belle, il est gravé là avec son image : elle s'appelle Angélique... le joli nom ! et son visage en est bien digne ! c'est une circonstance tout-à-fait romanesque qui nous a rapprochés : elle était venue à notre magasin pour acheter une robe, en lui déployant une pièce de Guingams, mes regards rencontrèrent les siens... heureusement elle ne vit pas mon émotion ! elle n'avait des yeux que pour l'étoffe que je lui présentais ; mais moi, comment te peindre mon trouble ? mon embarras !... elle me parla, je ne sais pas ce que je lui répondis, où plutôt je ne répondis rien, comme c'est assez mon habitude. Egaré par le sentiment, je crois que je lui coupai une demi - aune de moins ; l'amour est aveugle, il n'y regarde pas de si près... elle n'y fit pas attention non plus... elle sortit, je voulais la suivre, mais le temps de prendre mon chapeau, elle avait disparu.

HONORÉ.

Qu'avais-tu besoin de chapeau ?

GÉRARD.

Enfin, je l'ai retrouvée ! j'ai aperçu mon Angélique, hier soir, à travers les carreaux, au moment où son oncle fermait la boutique ; et je reviens ce matin pour en finir ! je suis naturellement un peu timide, mais avec toi...

HONORÉ.

Nous ne sommes pas trop de deux pour tout ce que tu as à faire : plaire à la jeune personne, écarter les rivaux, s'il y en a, te faire agréer de l'oncle, de la tante, de toute la famille, c'est ordinairement un travail de six mois.

GÉRARD.

Et nous n'avons qu'une journée !

HONORÉ.

Et encore un dimanche, où d'habitude on ne fait rien...

demain, en ta qualité de commis-voyageur, il faut que tu partes pour la foire de Beaucaire, où les mérinos te réclament... il est trop juste qu'ils aient le pas sur l'amour.

GÉRARD.

Quand je songe à tout cela, je crois que j'en perdrai la tête!

HONORÉ.

Il faut pourtant la conserver si tu veux te marier; mais ne crains rien, aujourd'hui, je serai ton chef de file.

AIR : *Mon pays avant tout.*

Près des parens je servirai ta flamme,
J'ai decidé que la jeune beauté
Qui t'a charmé, serait bientôt ta femme;
Qu'on t'aime ou non, c'est un point arrêté.
Compte sur moi pour vaincre la cruelle,
Car je saurais, jaloux de ton bonheur,
S'il le fallait, me faire adorer d'elle,
Pour te montrer le chemin de son cœur.

GÉRARD, *lui serrant la main avec attendrissement.*
Je te remercie, mon cher, mon sensible ami!

(*On entend Durand parler dans la coulisse; les deux amis se retirent au fond du théâtre.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, DURAND.

(*Durand descend l'escalier, il est tout habillé, et prêt à partir; il porte deux bouteilles de vin, une carnassière et une sarbacanne, qu'il dépose sur une table.*)

DURAND, *à la cantonade.*

Ma femme, n'oublie pas de prendre ton schall vert perroquet, à cause du serin; un oreiller pour aller à âne, et le grand parapluie que je t'ai donné pour ta fête, en cas d'eau. Moi, je me charge du vin!.. Dieu! quel beau jour!.. comme nous allons nous amuser!... je vais m'en donner pour tout le temps que je m'en suis refusé!

GÉRARD, *s'avançant timidement.*

Monsieur,... je...

(*Honoré le tire par le pan de son habit, passe devant lui et salue M. Durand qui se trouve au milieu d'eux.*)

DURAND.

Pardon, Messieurs, je ne vous avais pas aperçus.

HONORÉ.

Nous avons l'honneur de parler au respectable M. Durand, bonnetier, à la Jambe d'Hercule?

DURAND, *saluant.*

C'est moi-même. Est-ce que je serais connu de ces Messieurs?

HONORÉ.

Et qui dans Paris ne connait pas M. Durand?... Qui n'en a entendu parler?... Il faudrait ne porter ni bas ni chaussettes.

DURAND.

Il est vrai que mon commerce est sur un certain pied!

AIR *Du Pot de fleurs.*

L'art qui préside à la parure,
Pour cacher aux yeux scrutateurs
Certain oubli de la nature,
Créa les fichus imposteurs;
Et dans mes bas de coton ordinaire,
De la sculpture, imitateur discret,
J'ai reproduit le classique mollet
De l'Apollon du Belvédère.

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

GÉRARD, *s'avançant.*

Nous désirerions voir...

HONORÉ, *l'arrêtant.*

Des articles de bonneterie.

DURAND, *passant derrière le comptoir et prenant des paquets.*

C'est facile!... Dieu merci, nous sommes assez bien assortis.

HONORÉ, *bas à Gérard.*

Guette si ta belle descend, tandis que je vais l'occuper.

DURAND.

Je ne vous demande pas dans quel genre il vous faut çà... Il est clair que ce que vous désirez est pour l'usage de la

chaussure, et que vous ne voulez pas des bonnets de coton. (*regardant Honoré.*) Ce n'est pas quand on porte le casque à poil, que l'on désire des casques à mèches. Ah! ah! ah!

HONORÉ.

Plaisanterie de bonnetier.

DURAND.

Oui, vous avez raison... A moins pourtant que ces Messieurs ne me demandent des gilets de flanelle anglaise, ou des ceintures turques, ou bien des calottes grecques.... Les calottes grecques sont les seules qui aient du succès en ce moment... J'en ai reçu ces jours derniers, et si vous voulez je vous en repasserai à bon compte.

HONORÉ.

Non, merci, il s'agit de chaussures. Montrez-nous des chaussettes.

DURAND, *montrant des paires de bas.*

Voilà du bon... trois fils, renforcés dans les talons.

HONORÉ.

C'est trop gros.

DURAND, *feignant de changer et représentant toujours la même paire.*

Alors, prenez ceci.

HONORÉ.

Non, c'est trop fin.

DURAND, *même jeu.*

Voilà qui est entre les deux. (*Il prend le milieu de la scène.*)

HONORÉ.

Çà n'est pas encore là ce que nous voulons... Tenez, M. Durand, je crois que nous ne trouverons notre affaire que dans votre magasin de l'entre-sol.

GÉRARD.

Je le crois aussi. (*Il va pour monter l'escalier.*)

DURAND, *courant après Gérard et l'arrêtant.*)

Et où allez-vous donc?

HONORÉ, *voulant aussi monter.*

Ce que vous avez de mieux est ici dessus.

DURAND, *se plaçant devant eux en attitude.*

Halte là! Messieurs!... on ne passe pas. C'est ici la boutique du bonnetier, du négociant, en bas... en haut c'est le logement du citoyen, du bourgeois de Paris....

nous ne trouverions à l'entre-sol que ma femme et ma nièce.

HONORÉ.

J'avais donc raison de dire que ce que vous aviez de plus joli était ici dessus.

DURAND.

Il ne s'agit pas de faire des complimens, mais de faire l'article. Voyez à choisir, voici des bas de Paris, et des bas de Lyon.

HONORÉ.

Ne nous parlez pas de Lyon!

GÉRARD, *regardant toujours l'escalier.*

J'aimerais mieux quelque chose de Paris.

DURAND.

Dépêchez-vous de vous décider entre Lyon et Paris, car il faut que je parte pour Montmorency.

HONORÉ, *quittant le comptoir et amenant Durand sur le bord de la scène.*

Vous allez à Montmorency?

DURAND.

Avec toute ma famille : ma femme, ma domestique, ma mère et mon fils... et je voudrais être déjà parti... Le fiacre nous attend.

HONORÉ, *avec exclamation.*

Vous allez à Montmorency! l'heureuse circonstance!.. (*à Durand.*) Mon cher Durand, j'ai une proposition à vous faire... Nous nous rendons au même village; consentez à mettre votre fils sur vos genoux, et donnez-nous deux places dans votre voiture... Nous nous amuserons, nous chanterons tout le long de la route. Mon ami est un fameux chanteur! il a pensé débuter à l'Opéra-Comique.

DURAND.

Belle raison!

HONORÉ.

Cela vous sourit, hein?

DURAND.

Du tout... çà ne me sourit pas. Et même je trouve assez singulier que des étrangers...

HONORÉ

Oh! nous sommes de bons enfans!

DURAND.

C'est possible ; mais mon fils aussi est un bon enfant, et je lui dois la préférence, ainsi qu'au dîner que nous emportons avec nous... Il faut bien, j'espère, que le dîner ait sa place dans la voiture.

HONORÉ.

Nous nous gênerons pour lui en faire une.

DURAND.

Je ne veux gêner personne, Messieurs.

GÉRARD, *priant.*

Monsieur Durand!

DURAND.

C'est inutile!

HONORÉ.

C'est votre dernier mot?

DURAND.

Oui!

HONORÉ.

Eh bien! vous en serez fâché ; mais çà peut se retrouver, et une autre fois vous serez plus raisonnable. Au revoir...

DURAND, *en colère.*

Au revoir!

GÉRARD, *bas à Honoré.*

Comment, nous nous en allons?

HONORÉ, *bas à Gérard.*

Laisse donc, je vais te réunir à ta belle pour toute la journée.

GÉRARD, *sautant de joie.*

Ah! mon ami! ma reconnaissance...

HONORÉ.

Tais-toi!... (*allant à Durand qui range sa marchandise.*) Mais, Monsieur Durand...

DURAND, *revenant en prenant une prise.*

Messieurs...

HONORÉ, *lui prenant une prise.*

J'ai l'honneur de vous saluer.

(*Il sort avec Gérard qui éternue.*)

SCÈNE VI.

DURAND, *seul.*

(*Il les regarde s'en aller en tenant sa tabatière ouverte.*)

Que le bon dieu les bénisse!... si c'est là tout ce qu'ils voulaient prendre dans ma boutique, ils ont bien fait de s'en aller!... (*il se promène en long et en large avec agitation.*) Je n'y tenais plus, et j'allais sortir des gonds!... C'est que M. Durand n'est pas endurant, quand il s'y met! Il est vrai que je ne m'y mets pas souvent; ma dernière colère date du 6 août 1815... Qu'ils aillent se promener, mais çà ne sera pas dans ma voiture! çà serait une corvée... A propos de corvée, ma femme doit être prête! si je ne presse pas tout le monde, il n'y a pas de raison pour que nous nous mettions en route... (*appelant.*) Madame Durand!... Angélique!... Françoise!... Fanfan!... descendez avec les provisions.

TOUS, *dans la coulisse.*

Nous voilà! nous voilà!

DURAND.

Ils parlent tous ensemble, c'est la confusion des langues! (*à la cantonade.*) Appelez le portier et la portière, pour qu'ils portent tout dans la voiture.

TOUS, *dans la coulisse.*

Père Martin!... madame Martin!...

DURAND.

Enfin, les voilà en mouvement!... (*s'essuyant le front.*) Dieu! que l'on a de peines pour s'amuser!

SCÈNE VII.

DURAND, Mme DURAND, ANGÉLIQUE, FRANÇOISE, FANFAN, MARTIN, Mme MARTIN, *ces deux derniers viennent du dehors.*

(*Tous ces personnages arrivent chargés de provisions qu'ils donnent au portier et à la portière.*

CHŒUR.

AIR : *A l'amour au plaisir.*

Quel bonheur de partir !
A Paris ce n'est guères
Qu'en dehors des barrières
Qu'on trouve le plaisir.

DURAND, *à sa femme et à Angélique.*

Voyons un peu vos toilettes... A merveille ! elles sont au grand complet. En vérité, ma femme, on ne te donnerait pas plus de 45 ans !

Mme DURAND, *se rengorgeant.*

Comme si je les avais !

DURAND.

C'est vrai, tu en as 49... (*à Angélique.*) Comment, tu n'as pas de mitaines ?

ANGÉLIQUE.

Mon oncle, çà n'est plus la mode.

DURAND.

Qu'est-ce que çà fait ? j'en ai à vendre : c'est bien le moins que ton bras serve d'enseigne à ma marchandise.

Mme DURAND.

Éh ! nous n'allons pas à la campagne pour faire du commerce !

FANFAN.

Nous allons à la campagne pour manger du flan... et nous amuser.

DURAND.

L'enfant dit vrai ! Allons, en avant les provisions, et en route !

(*Le portier et sa femme sortent avec les provisions.*)

TOUS.

En route ! en route !

FRANÇOISE.

Et le cocher qui n'est pas là.

TOUS.

Cocher ! cocher !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GÉRARD.

GÉRAD, *il a une redingote de cocher; il est un peu aviné.*

Voilà ! voilà !... vous criez comme des sourds !... vous allez effaroucher mes chevaux !

DURAND.

Pourquoi n'es-tu pas à ton poste ?

GÉRARD.

J'y étais, à mon poste ! chez le marchand de vin, c'est le quartier général des cochers.

FRANÇOISE, *regardant le cocher.*

Tiens ! on dirait que l' cocher a changé de figure !

DURAND, *au cocher.*

Allons, vite, sur ton siége, fouette, cocher, et tu auras pour boire.

GÉRARD.

J'en ai besoin, not' bourgeois. (*Il sort.*)

DURAND, *après une fausse sortie.*

Ah ! ma carnassière, et ma sarbacanne !

(*Il prend sa carnassière et sa sarbacanne.*)

AIR *De Fiorella.*

Je suis tout salpêtre ;
Dieu ! que d'agrémens !

(*A sa femme, en lui montrant le baromètre.*)

Tiens, le baromètre
Marque le beau temps !

MAD. DURAND.

Ta gaîté me gagne.

FRANÇOISE.

Il faut décamper.

DURAND, *à sa femme.*

L'air de la campagne
Va me retremper...
Du courage!
Ce voyage
Nous promet des momens
Charmans!
Du courage! (*bis.*)
Le vrai plaisir est dans les champs.

CHŒUR.

Du courage, etc.

Deuxième Couplet.

MAD. DURAND.

Je veux, sur un âne,
Franchir les côteaux.

DURAND.

J'ai ma sarbacanne,
Malheur aux pierrots!

(*A sa femme.*)

Ah! chère compagne,
Que ce jour me plaît!
(*Il l'embrasse.*)

FRANÇOISE.

L'air de la campagne
Fait déjà d' l'effet.

ENSEMBLE.

Du courage!
Ce voyage
Nous promet des momens
Charmans.
Du courage! (*bis.*)
Le vrai plaisir est dans les champs.

(*En chantant ce refrain tout le monde sort; Françoise ordonne au père Martin, qui paraît, de fermer la porte de la boutique; celui-ci met la barre et passe sous la porte coupée qu'il ferme.*)

FIN DU PREMIER TABLEAU.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le Théâtre représente une vue de campagne; à gauche des spectateurs, une ferme; un peu en avant, un pommier; sur le premier plan, à droite, est une fontaine.

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHURINE, *sortant de la ferme, une cruche d'eau dans une main, un pot au lait dans l'autre, elle va prendre de l'eau;* THOMAS.

THOMAS, *entrant du côté opposé. Il fredonne l'air:*

En revenant de la fête,
De la fête de Saint-Cloud,
Je fis rencont' d'une brunette
Qui me fit les yeux doux, etc.

(*Apercevant Mathurine*) Bonjour, madame Mathurine; qu'est-ce que vous faites donc là, pendant que tout le village est à se divertir?

MATHURINE.

J' prépare mon p'tit commerce; je fais mon lait pour les parisiens.

THOMAS.

J'entends; vous l'écrêmez?

MATHURINE.

Mieux que çà; je le clarifie.

THOMAS.

Avec l'eau de la fontaine?

MATHURINE.

Chut!... Faut pas ébruiter çà!

THOMAS.

Tiens! pourquoi donc? elle est excellente, notre eau! il n'en ont pas d'aussi bonne à Paris; d'ailleurs, c'est reçu; les laitières comme les marchands de vins, ont le privilége de fabriquer leur marchandise.

MATHURINE.

AIR *du Dîner de Garçon.*

N'me parlez pas de ces bourgeois
Qui daus nos champs que l'soleil grille,
Viennent bêt'ment, deux fois par mois,
Chercher le plaisir en famille.
La verdur' de nos bois leur plaît;
Ils dis't, dans leur manie étrange,
Que l'vrai bonheur est d'boir' not' lait;
Il faut leur prouver, clair et net,
Qu'il n'y a pas d'bonheur sans mélange.

(*Elle verse de l'eau dans un de ses pots.*)

THOMAS.

Ils sont encore trop contens de nous avoir!... ils n' pourraient pas vivre sans nous... v'là moi, par exemple, j' les approvisionne de lapins de garenne que j'engraisse avec des choux; çà n' m'empêche pas d'avoir la vogue.

MATHURINE.

Est-ce qu'ils s'y connaissent, les parisiens? les trois quarts du temps ils n' savent pas ce qu'ils mangent.

THOMAS, *regardant dans la coulisse.*

Eh! dites donc, commère!

MATHURINE.

Quoi donc?

THOMAS.

En v'là qui viennent de verser dans le fossé.

MATHURINE.

Est-ce une charette?

THOMAS.

Non, c'est une voiture.

MATHURINE.

En ce cas, qu'ils y restent! j'ai pas envie de me déranger pour ces gens-là.

THOMAS.

Il paraît qu'ils sont dans un fameux embarras!... çà doit être drôle; je m'en vais toujours voir ce que c'est. (*Il sort.*)

MATHURINE.

Pardine!... v'là-t-il pas quelque chose de bien curieux! c' père Thomas n' peut t'nir en place, parce qu'il est l'adjoint du maire, il faut qu'il voie tout. (*apercevant Gérard et Honoré qui arrivent de deux côtés différens.*) Ah! voici des étrangers; rentrons notre cruche, (*elle rentre dans la ferme.*) y n' faut pas qui voyent les secrets du métier.

SCÈNE II.

GÉRARD, *toujours en cocher*, HONORÉ.

(*Ils entrent d'un côté opposé.*)

HONORÉ.

Il paraît que nous arrivons en même temps! Eh bien, où en es-tu? qu'est-ce que tu as fait de la famille?

GÉRARD.

Je lui ai fait faire la culbute.

HONORÉ.

Comment?

GÉRARD.

Ah! mon dieu! oui, nous venons de verser.

HONORÉ.

Si c'est comme çà que tu mènes les affaires!...

GÉRARD.

Il me semble que tu devais t'y attendre... heureusement qu'ils ne se sont pas fait le moindre mal, je les ai descendus dans un fossé rempli d'herbe.

HONORÉ.

Ils doivent te savoir gré de cette attention... Malgré cela dépêche-toi de quitter l'uniforme de cocher.

GÉRARD.

Tu as raison. (*Il quitte la redingote et le chapeau.*) Je dépose les armes, et redeviens un élégant bourgeois.

HONORÉ.

Achève promptement ta toilette, car je crois que j'aperçois ces dames.

SCÈNE III.

LES MÊMES, Mme DURAND, ANGÉLIQUE, FRANÇOISE, FANFAN.

Mme DURAND, (*à Angélique.*)
Es-tu bien sûre que je ne me sois pas fait de mal?

FRANÇOISE.
Certainement, puisque c'est sur moi que vous êtes tombée.

Mme DURAND.
C'est égal, quelquefois le contre-coup est encore pire.

FRANÇOISE.
C'est pour çà que j'ai c'tépaule là tout engourdie...

HONORÉ.
Mesdames, nous avons aperçu de loin l'accident dont vous avez failli être victimes, nous accourons vous offrir nos soins si vous le voulez, et nos services si nous en sommes capables.

Mme DURAND.
Vous êtes bien polis.

GÉRARD.
Oui, Madame, mon ami et moi... moi et mon ami... (*bas à Honoré, lui montrant Angélique.*) N'est-ce pas qu'elle est gentille?

HONORÉ, *bas.*
C'est possible, mais tais-toi, si tu n'as pas autre chose à dire. (*haut.*) Mon dieu, vous êtes encore toute tremblante.

Mme DURAND.
C'est l'effet de l'émotion.

GÉRARD.
Avec çà, quand on n'a pas l'habitude de verser.

HONORÉ, *à madame Durand.*
Votre mari est occupé à faire relever la voiture, vous devez avoir besoin d'un bras, et j'espère que vous ne me refuserez pas...

Mme DURAND.
Mais nous n'avons pas l'honneur de vous connaître.

FRANÇOISE.

Je les connais moi... Vous êtes les chalands de ce matin... Madame, c'est des pratiques du magasin ; vot' mari les connaît aussi.

Mme DURAND.

Vous connaissez M. Durand?

HONORÉ.

A la Jambe d'Hercule!

GÉRARD.

Rue aux Ours.

Mme DURAND.

Il est vrai que c'est là que nous demeurons...

HONORÉ.

Et c'est là que nous sommes nés; ainsi vous vous trouverez avec des compatriotes, dans toute la force du terme...

FANFAN, *avec humeur.*

Maman, j'ai faim.

HONORÉ, *s'approchant de Fanfan.*

Est-il gentil, ce petit bonhomme! il a faim.

Mme DURAND.

Monsieur, il n'est pas encore l'heure de dîner.

FANFAN.

C'est égal! moi, je veux manger.

FRANÇOISE.

Ah! v'là le refrain!.. cet enfant là ne peut pas garder sa faim sans demander à manger... Tu f'ras un fier gastronome, va.

FANFAN.

Tant pis, je veux du flan, et plus que l'autre fois.

FRANÇOISE.

Il n'a que çà à la bouche.

HONORÉ.

Il a raison. (*à madame Durand.*) Tenez, Madame, pour achever de vous remettre, acceptez une petite collation champêtre. Je veux vous servir de guide, je connais parfaitement les ressources du pays, on n'y trouve rien, mais voilà une ferme où il y aura probablement des œufs frais et du laitage ; à la campagne une joli femme se contente de peu de chose.

Mme DURAND, *à part.*

Il s'exprime avec une grâce...

GÉRARD, *bas à Honoré.*
Prends donc garde de dire des bêtises...

HONORÉ.

AIR *du Barbier.*

Dans ce champêtre asile,
Nous allons sans façon
Faire un repas tranquille
Sur un banc de gazon.

(*Bas à Gérard.*)

Prends l'air bien tendre;
Fais-lui comprendre
Ton doux émoi;
Mais souviens-toi
Qu'l'amant fidèle,
Quand de sa belle
Il est tout près,
N'mange jamais.

ENSEMBLE.

Dans ce champêtre asile, etc.

(*Honoré présente la main à Mad. Durand, et Gérard à Angélique. Ils entrent à la ferme avec Françoise et Fanfan.*)

SCÈNE IV.

DURAND, *à la cantonade.*

Çà n'est pas pour nous vanter, mais nous venons de faire une jolie culbutte... Ah! la maudite invention que les fiacres!

AIR : *Ah! Monseigneur.*

C'est une triste et trompeuse ressource,
Que ces coursiers qui vont le cou tendu,
Traînant partout, à trente sous la course,
Sans se presser, le premier inconnu;
Il est bien temps qu'un exemple se fasse;
Moi je voudrais qu'un beau jour, sans pitié,
On réformât tous les chevaux de place
Qui ne pourraient pas suivre un homme à pié.

Voilà une journée qui commence bien!.. Au surplus on dit qu'il faut çà... qu'il n'y a pas de plaisir sans peine, de

roses sans épines, et de partie de campagne sans fossé... il faut se soumettre aux usages... il n'y a que le dîner que je regrette; des comestibles de choix, un repas digne d'un prince qui aurait faim... je n'ai pu sauver que le melon, et dans quel état! (*Il montre le melon qui est applati presque comme une gallette.*) Il faut qu'il ait reçu une fière taloche! Ah! je vois ce que c'est, il se sera trouvé sous ma femme!

(*Il va le poser sur le banc près de la fontaine.*)

SCÈNE V.

DURAND, MATHURINE.

MATHURINE, *à part.*

Dieu! sont-ils altérés là dedans!.. m'en ont-ils bu du lait!.. Ils sont tous au fond du jardin, et j'dis qu'ils s'en donnent joliment!.. Faudra que j'aie encore recours à la fontaine, pour que demain les pratiques en eussent leur compte.

DURAND, *se retournant et voyant Mathurine avec ses pots.*

Ah! voilà une femme!.. non, c'est mieux que çà, c'est une laitière. Merci, la Providence! mon estomac commence à demander quelque chose... Je suis bien sûr que son lait est naturel... (*allant à Mathurine, en fredonnant.*)

Voilà, voilà
La petite laitière,
Je veux acheter de son lait.

Dites donc, P'tite mère, auriez-vous une tasse de lait à mon service?

MATHURINE.

Pourquoi pas? en payant.

DURAND.

Bien entendu; ce n'est pas un service gratis. (*Mathurine lui verse du lait dans une tasse qu'elle met ensuite dans les mains de Durand.*) Ah! le beau lait!.. comme il est clair!.. (*le goûtant.*) Excellent! c'est un velours sur l'estomac.

MATHURINE, *à part.*

Oui, un velours de ma fabrique.

DURAND, *après avoir bu.*
Nous n'en avons pas comme çà à Paris.

MATHURINE.
Si fait... quelquefois.

DURAND.
Jamais... Combien la tasse?

MATHURINE.
Dix sous.

DURAND.
Ce n'est pas étonnant qu'à Paris il soit moins bon : il coûte moins cher... on vous en donne pour votre argent... Me voilà suffisamment restauré. (*il paie Mathurine, qui rentre dans la ferme, avec ses pots qu'elle emporte.*) Maintenant, je puis attendre le dîner, que nous irons chercher, je ne sais pas trop où; il faudra s'adresser à quelque traiteur des environs... oh! ne me parlez pas des cuisiniers de la Banlieue! ce sont de vrais massacres, qui ne savent qu'égorger des poulets, mais pour les assaisonner, votre serviteur très-humble; enfin, nous verrons!... à la campagne comme à la guerre, on prend ce qu'on trouve, excepté qu'on le paie. Occupons-nous de rejoindre ma famille... je ne sais pas où elle s'est dirigée... impossible de le deviner... la vue est bornée de tous les côtés par des chaumières. (*il monte sur le banc, et tâche de découvrir dans la campagne.*) Je ne vois personne... si je montais sur l'arbre? (*il monte sur l'arbre.*) ces bons villageois, ils plantent comme çà des arbres dans le milieu des champs! ils sont si confians et si honnêtes!

SCÈNE VI.

DURAND, *caché par les branches du pommier*; THOMAS, *un pâté sous le bras*; LE GARDE CHAMPÊTRE, *deux bouteilles dans les mains.*

THOMAS, *riant.*
Ah! ah! ah! la bonne charge!

LE GARDE.

N' m'en parlez pas, y a de quoi confondre de rire.

DURAND, *sur l'arbre.*

Ah! ah! voilà deux bons villageois.

THOMAS.

Sont-ils innocens, ces Parisiens?

DURAND.

Je crois qu'il est question de moi.

THOMAS.

Faire comme çà trois lieues pour renverser son dîner.

LE GARDE.

Autant de perdu!

THOMAS, *d'un ton mystérieux.*

Oh! pas pour tout le monde!

LE GARDE.

Les moineaux en prendront leur part.

THOMAS.

Et d'autres aussi qui ne sont pas...

LE GARDE.

Tu crois?

DURAND, *sur l'arbre.*

Qu'est-ce qu'ils disent donc tout bas?

THOMAS, *lui montrant un pâté qu'il a caché sous son habit.*

Regarde, v'là ce que j'ai trouvé là bas!... un pâté superbe dans le fossé, et comme dit l' proverbe : tout ce qui tombe dans le fossé...

LE GARDE.

C'est pour le soldat... c'est comme moi, ces deux bouteilles de vin que je viens de ramasser sur la petite butte... toujours à cause du proverbe: ce qui tombe dans le fossé...

THOMAS.

C'est pour l' paysan... compère, si nous profitions de cette aubaine pour déjeûner à frais communs?

LE GARDE.

Çà va! j' fournirai le vin.

THOMAS.

Et moi le pâté.

LE GARDE.

C'est dit; asseyons-nous à l'ombre.

DURAND, *à part.*

Mais dieu me pardonne, c'est mon pâté et mon vin.

THOMAS ET LE GARDE.

AIR : *Cette main si jolie!*

Comm' ce vin (*bis.*) va nous r'faire,
Ce n'est pas (*ter.*) d' la p'tit' bierre;
Rien qu' de l'voir, il me semble déjà
Qu'je l'sens là.

THOMAS.

Et ce Parisien, c'nigaud là,
Comme il vous avale tout çà!

ENSEMBLE.

Comm' ce vin (*bis.*) va nous r'faire! etc.

THOMAS ET LE GARDE, *choquant les deux bouteilles l'une contre l'autre.*

A la santé du propriétaire qui nous en fait cadeau.

DURAND, *haut.*

Bien obligé.

THOMAS ET LE GARDE, *se levant tout-à-coup.*

Hein! qu'est-ce que vous faites-là?

DURAND.

Je suis en promenade.

LE GARDE, *à Durand.*

Pourquoi êtes-vous monté sur cet arbre?

DURAND.

Pour vous voir manger mon dîner.

THOMAS.

Pas de subterfuges, ni d'échappatoires.

LE GARDE, *à Durand.*

Au nom de la loi, je vous somme de descendre.

DURAND, *descendant.*

Et moi je vous somme de me rendre mon pâté.

THOMAS.

Ne sortons pas de la question.

DURAND.

Mais...

LE GARDE.

Il n'y a pas de mais!

DURAND.

Il faut cependant que vous me disiez...

THOMAS.

Vous n'êtes pas ici pour interroger.

LE GARDE.

C'est moi que çà regarde.

DURAND.

Allez au diable !

THOMAS, *montrant la plaque de garde champêtre.*

Respect à l'autorité.

LE GARDE.

Nous vous avons trouvé sur ce pommier?

DURAND.

Qu'est-ce que çà prouve?

THOMAS.

Que vous aimez les pommes?

DURAND.

Je n'aime que les pommes cuites.

LE GARDE.

Vous avez attenté à la propriété du propriétaire.

DURAND, *montrant son pâté.*

C'est plutôt vous que ma propriété a tentés.

LE GARDE.

Provisoirement, je vous arrête.

DURAND.

Je m'y oppose, et je demande qu'on me mène chez le Maire.

THOMAS.

M. le Maire est absent.

DURAND.

Eh bien! chez son adjoint, pour peu que ce soit un homme juste...

THOMAS.

Certainement, que c'est un homme juste.

(*Il s'éloigne de quelques pas en se rengorgeant; il tire son écharpe, et la met autour de lui.*)

DURAND.

Je m'expliquerai devant lui, qu'on me mène en sa présence.

LE GARDE.

Soit! c'est facile, et ce ne sera pas long; (*désignant Thomas.*) le voici!

DURAND, *frappé d'étonnement.*

Comment, c'est l'adjoint qui m'a volé mon pâté!

THOMAS.

Mon cher, pas d'injures au pouvoir, n'oubliez pas que je suis dans ce moment en fonctions... Parisien, chapeau bas.

LE GARDE, *lui ôtant son chapeau.*

Chapeau bas, Parisien.

DURAND.

Mais c'est une indignité!

THOMAS.

Paix!... je connais votre affaire... voici le jugement: « d'après le rapport des deux véridiques témoins ici présens, le délit du Parisien est reconnu patent... »

DURAND.

Patent... pas tant!

THOMAS.

« Mais, vu les circonstances atténnantes, je me contenterai de vous faire payer une amende au profit de la commune. » Chapeau bas, Parisien!

LE GARDE.

Parisien, chapeau bas!

DURAND.

Je ne la paierai pas; et laissez-moi tranquille.

(*Il donne une tappe au garde-champêtre, dont le chapeau tombe.*)

THOMAS.

Ah! vous vous révoltez!... en prison!

LE GARDE.

En prison! (*à la cantonade.*) Holà! gardes, à moi!

(*Il donne un grand coup de sifflet, une troupe de gardes champêtres arrive.*)

Final de la Dame blanche.

CHŒUR DE GARDES.

Ah! grands dieux!
Dans ces lieux
Quel tapage!
C'est l'adjoint? qui faut-il arrêter?
Commandez... nous avons du courage,
Et rien ne peut nous résister.

DURAND.

Ah ! de bon cœur ici j'enrage.

LES GARDES.

Il n'faut pas fair' tant de tapage.

LE GARDE, *montrant Durand.*

Arrêtez ce mangeur de pomme.

LES GARDES et THOMAS.

En prison (*bis.*) mangeur de pomme,
En prison (*bis.*)
Et point de façon,
Dépêchons
Et marchons,
Ou nous vous y forcerons.

DURAND.

En prison (*bis.*) un honnête homme,
En prison ! (*bis.*)
J'en aurai raison,
Nous verrons.
Je réponds
De vos.....

(*Ils emmènent Durand de force.*)

FIN DU SECOND TABLEAU.

TROISIÈME TABLEAU.

Le Théâtre représente la cour d'un traiteur; dans le fond trois portes de cabinets particuliers, sur lesquels on lit : Versailles. Meudon. Trianon. *A droite un pavillon dont une croisée fait face au public; la porte est sensée dans l'intérieur du restaurant. Au-dessus d'une fenêtre fermée par une jalousie, on lit:* Ile d'Amour. Cabinets particuliers.

SCÈNE PREMIÈRE.

On entend un bruit de sonnettes et de gens qui frappent sur des tables et qui font un carillon d'enfer. Plusieurs garçons traiteurs traversent le théâtre en courant, ils tiennent à la main des assiettes, des bouteilles et tout ce qu'il faut pour mettre un couvert. Plusieurs convives les poursuivent pour se faire servir.

HONORÉ, Mme DURAND.

HONORÉ, *entraînant Madame Durand.*

Venez, venez, Madame.

Mme DURAND.

Mon Dieu! comme vous me faites courir!

HONORÉ.

C'est que c'est pressé! Chez les traiteurs, le dimanche on se dispute les places, il n'y en a pas pour tout le monde.

Mme DURAND.

Mais mon mari?

HONORÉ.

Il ne tardera pas à nous rejoindre, il achève de se quereller avec les autorités de l'endroit.

AIR : *Vaudeville de Partie carrée.*

Il se dispute avec l'adjoint du maire.
MAD. DURAND.
Mon dieu, quel imprudent transport.
HONORÉ.
Votre mari, dans cette affaire,
A dû prouver qu'il n'avait aucun tort.
MAD. DURAND.
Tant pis, Monsieur, s'il faut que je m'explique,
Les gens en place ont bonne intention;
Mais avec eux rien n'est impolitique,
Comme d'avoir raison.

HONORÉ.

J'ai retenu le cabinet n° 3; mais je crois que vous ne feriez pas mal de vous y installer, pendant que moi j'irais à la recherche de votre famille.

Mme DURAND.

Je ne demande pas mieux.

AIR : *De la Valse des Comédiens.*

Je vais donner des ordres, et prescrire
Que le repas, soit à l'instant servi.
HONORÉ.
J'aurais, Madame, un secret à vous dire.
MAD. DURAND.
Allez d'abord avertir mon mari.
HONORÉ, *à part.*
Destin cruel, je le vois, tu m'accables;
Lui ramener son époux à l'instant,
Où je voudrais le voir à tous les diables.
MAD. DURAND.
En vérité, ce jeune homme est charmant.

ENSEMBLE.
HONORÉ.
Allez donner des ordres, et prescrire
Que le repas, soit à l'instant servi;
Moi, dans le zèle aujourd'hui qui m'inspire,
Je vais chercher votre aimable mari.
MAD. DURAND.
Je vais donner des ordres, et prescrire
Que le repas, soit à l'instant servi;
Et le secret, que vous voulez me dire,
Je l'entendrai, quand j'aurai mon mari.

(*Madame Durand sort, Honoré la reconduit*)

SCÈNE II.

HONORÉ, *puis* GÉRARD.

HONORÉ.

Ah ! c'est toi ? Eh bien ! pendant que je promenais Madame Durand, ta passion a-t-elle fait du chemin auprès d'Angélique ?

GÉRARD.

Je n'ai pas osé me déclarer de vive voix.

HONORÉ.

Peste soit de ta lenteur et de ta timidité !... Je ne te conçois pas ; tandis que je me dévoue pour toi, que je m'expose au plus grand péril !

GÉRARD.

Comment cela ?

HONORÉ.

En faisant le galant auprès de la tante.

GÉRARD.

Va toujours, que risques-tu ?

HONORÉ.

AIR : *De la Valse de Robin.*

Si j'allais la rendre sensible !
Prenons y garde, il faut songer,
Que cela n'est pas impossible,
Et je frémis d'un tel danger.

GÉRARD.

Elle n'est plus jeune et jolie ;
A son âge, on peut se fier.

HONORÉ.

C'est toujours dans une incendie,
Le vieux bois qui prend le premier.
Si j'allais, etc. *(Il sort.)*

SCÈNE III.

GÉRARD, *puis* ANGÉLIQUE, FRANÇOISE, FANFAN, DURAND.

GÉRARD, *seul d'abord.*

Malgré çà, j'ai suivi la marche la plus régulière ; il fau-

dra bien qu'Angélique me dise... Dieu! la voici!.. Son oncle est avec elle... Il faut guetter le moment où elle sera seule. *(Il se retire dans le fond du théâtre)*

TOUS, *excepté Gérard.*

AIR : *Guerriers chers à la France.*

Enfin, de la mairie
Nous voilà (*bis*) revenus.
DURAND.
Ah! c'est une infamie!
Ils ne m'y prendront plus.
FRANÇOISE.
Tout-à l'heur', je le gage,
En disputant si fort,
Au sein de son ménage,
Monsieur s' croyait encor.
TOUS.
Enfin de la mairie, etc.

DURAND.

Tout de même, je leur ai dit ma façon de penser, d'une rude manière! Çà m'a coûté quinze francs d'amende; mais c'est égal... ce n'est pas trop cher, je m'en suis donné pour mon argent.

AIR : *Vaudeville du Premier Prix.*

A moi seul, j'ai fait un tapage,
J'ai crié contre les abus;
J'ai vraiment montré du courage,
Je ne me reconnaissais plus.
Pour ma douceur on me renomme,
Et je suis bien aise après çà;
De montrer que je suis un homme,
Lorsque ma femme n'est pas là.

Mais à présent, où est-elle?

ANGÉLIQUE.

Je ne sais, je ne l'ai pas revue depuis qu'elle m'a donné à porter son parapluie.

DURAND.

Il faut pourtant que nous tâchions de nous réunir, car nous avons l'air de jouer à cache-cache... Angélique, donne moi le parapluie de ta tante, et va la chercher avec Françoise, ça vous promènera.

FRANÇOISE.

Bien obligé pour moi!... si vous croyez qu' çà m'amuse de me promener comme çà avant le dîner!

DURAND.

Tu en auras plus d'appétit.

FRANÇOISE.

Je n' peux pas en avoir plus que j'en ai ; je n'ai pris qu'une tasse de lait depuis hier.

DURAND.

Françoise, taisez-vous!

FRANÇOISE.

C'est pas moi qui parle, c'est mon estomac.

DURAND.

Eh bien! dis-lui qu'il se taise, et fait comme lui!

FRANÇOISE.

Tiens! je ne veux pas me taire, moi! c'est bien le moins que j'aie la parole, et si on veut me l'ôter, je suis bien vot' servante.

AIR : *Nos amours ont duré.*

Je n' peux pas viv' comme çà,
La diète m'est contraire;
Ce régime-là
Jamais n' me conviendra.
Je n' peux pas viv' comme çà,
Mon père et ma mère,
N' m'ont pas fait', je l' sens,
Pour que je viv' de l'air du temps.

Dans votre maison, dès le patrominette,
Pour vous, pour madam', jamais je n' m'arrête!
Comm' le Solitair', je suis en tous lieux,
Je vois tout, je fais tout... sans spectacl' ni jeux;
Par dessus l' marché, j' n'ai pas d'amoureux.
Je n' peux pas viv' comm' çà!
Etc., etc.

Deuxième couplet.

Enfin aujourd'hui vous fait's un' partie!
Je crois m' divertir, je pars tout' ravie,
Mais au lieu d' danser, depuis à c' matin,
Vous m' fait's trotter, l'enfant à la main,
Et pour m' restaurer, vous m' fait's mourir de faim.

Je n' peux pas viv' comm' çà,
Etc, etc.

DURAND.

Tu ne peux pas vivre comme çà, parce que tu te montes la tête!... et que tu n'as pas reçu d'éducation... mais çà n'est pas ta faute... allons, va chercher ma femme, pendant ce tems, je vais donner un coup de pied à la cuisine, et un coup de main pour mettre le couvert... et puis, nous donnerons le coup de dents.

FRANÇOISE.

Ah! pour ce coup-là, il sera bon... Allons, v'nez, mam'zelle.

(*Angélique, Françoise et Fanfan sortent par le fond; Gérard a disparu pendant la scène.*)

SCÈNE IV.

DURAND, UN GARÇON.

DURAND.

Maintenant, songeons au solide. (*appelant.*) Garçon!... un cabinet.

LE GARÇON.

N'y en a plus, Monsieur.

DURAND.

Mais, ceux-là?

LE GARÇON.

Ils sont retenus.

DURAND.

Eh bien, alors, une table dans le grand salon.

LE GARÇON.

N'y en a plus, Monsieur... elles sont toutes occupées.

DURAND.

Il faut prendre son parti; nous dînerons dans le jardin... Qu'est-ce que vous nous servirez?

LE GARÇON.

Monsieur, n'y a plus rien.

DURAND.

Comment, il n'y a plus rien? voilà un restaurant bien approvisionné!

LE GARÇON.

Monsieur, c'est toujours comme çà, le dimanche... (*à la cantonade.*) Voilà! voilà! (*Il sort en courant.*)

DURAND.

C'est consolant... il paraît qu'à Montmorency on ne dîne pas les jours de fête.

DEUXIÈME GARÇON, *arrivant un plat à la main.*

Qu'est-ce qui a demandé des côtelettes?

DURAND, *prenant le plat.*

C'est moi... donnez... je vais porter moi-même... autant de pris sur l'ennemi... (*il le regarde.*) Si je pouvais encore attrapper quelque chose... (*tandis qu'il tient son plat d'une main, et tourne la tête pour voir si quelqu'autre garçon n'arrive pas, le convive auquel les côtelettes étaient destinées lui enlève le plat et se sauve sans rien dire; Durand se retourne.*) Qu'est-ce que vous faites donc?... Ne vous gênez pas!

(*Il veut courir après le convive, et va donner contre le premier garçon qui porte un dindon rôti.*)

LE GARÇON, *versant sur lui une partie du jus qui est dans le plat.*

Gare les taches!

DURAND.

Il est bien temps!... il fallait donc dire çà avant de m'arroser... Voilà tout un parement à la sauce... (*flairant.*) C'est du jus qui embeaume... En voilà pour toute la soirée, et c'est cruel de sentir l'odeur d'un rôti qu'on ne mangera pas.

(*Il prend son mouchoir et se met à essuyer son habit.*)

SCÈNE V.

DURAND, Mme DURAND, HONORÉ.

(*Madame Durand, accompagnée d'Honoré, paraît dans le cabinet dont la fenêtre est ouverte du côté des spectateurs.*)

HONORÉ, *à madame Durand.*

Si vous m'en croyez, Madame, puisque votre monde ne

vient pas encore, vous prendrez un à-compte sur le dîner.

Mme DURAND.

Je ne demande pas mieux, car je tombe de faiblesse.

DURAND, *à part, continuant de frotter son habit.*

Je suis sûr que ma femme a été furieusement inquiète... On a beau dire, un mari, c'est toujours un mari.

HONORÉ.

Oui, Madame, (*d'un ton mystérieux.*) je crois que mon ami est amoureux de votre nièce.

Mme DURAND.

Vous croyez?

HONORÉ.

J'en suis sûr; et si vous me permettez de plaider la cause de son amour...

Mme DURAND, *mangeant.*

Parlez, pourvu que çà ne vous empêche pas de continuer.

(*Honoré rapproche sa chaise de madame Durand, et continue la conversation à voix basse pendant que cette dame mange avec appétit.*)

DURAND, *à part, achevant d'essuyer son habit, et flairant sa manche.*

Toujours le dindon!... impossible d'effacer cela tout-à-fait... Comment, il n'y a rien à manger?... cependant, l'établissement paraît soigné. (*lisant les inscriptions.*) « Versailles!... Meudon!... Trianon... (*lisant l'inscription qui est placée au-dessus de la fenêtre du cabinet à gauche.*) *l'Ile d'Amour*, cabinets particuliers. » Comment, à la campagne! le séjour de l'innocence! il paraît que les vertus champêtres se civilisent... (*s'approchant de la fenêtre qui est de son côté, et qui est fermée par une jalousie.*) Eh! parbleu, il est occupé, le cabinet de *l'Ile d'Amour*... c'est particulier!

HONORÉ, *à madame Durand.*

Madame, croyez à la vivacité des sentimens qu'il vous exprime par la bouche d'un ami.

(*Il continue de parler bas à madame Durand.*)

DURAND, *riant.*

C'est une partie fine, ils sont deux!... ils sont deux!

c'est charmant! ah! ah! ah!... Voyons si la femme est jolie... (*dans ce moment, Honoré remercie madame Durand, et lui baise la main.*)(*regardant*) Elle me tourne le dos ; ah! voilà le jeune homme qui lui baise la main... Il lui baise la main!... çà commence toujours comme çà... il parait que la dame a l'habitude du tête-à-tête. (*regardant de nouveau.*) Ah! c'est singulier, elle a une robe de la même couleur que celle de ma femme... elle est jolie la couleur!... voyons donc avec mes lunettes... (*Il met ses lunettes.*)

Mme DURAND.

Maintenant que j'ai repris des forces, allons chercher mon mari. (*Ils se lèvent et sortent du cabinet.*)

DURAND, *regardant.*

Ciel! c'est ma femme!... Ils vont savoir à qui ils ont affaire!

SCÈNE VI.

DURAND, UN COCHER.

LE COCHER, *l'arrêtant.*

Halte là, bourgeois!... Peste! comme vous prenez le mords aux dents!

DURAND.

Qu'est-ce que c'est que cet individu-là?

LE COCHER.

Individu vous-même, entendez-vous?

DURAND.

Laissez-moi tranquille, je ne vous connais pas.

LE COCHER, *l'arrêtant par son habit.*

Je tiens les guides, et je vous connais et votre femme aussi!... je veux savoir c' que sont devenus ma voiture et mes chevaux.

DURAND.

Tes chevaux! tes chevaux! j'ai bien autre chose qui me trotte en tête! d'ailleurs, ce n'est pas toi qui nous a conduits.

LE COCHER.

Justement... c'est un autre qui a pris ma place, qui m'a destitué sans motif ; mais c' t'autre là, il faut qu'il se retrouve.

DURAND.

Eh bien ! vas le chercher.

LE COCHER.

C'est vous que çà regarde, et vous aller venir avec moi vous expliquer à la préfecture.

DURAND.

Le plus souvent !

SCENE VII.

LES MÊMES, GARÇONS RESTAURATEURS, PUBLIC ET CONSOMMATEURS, *accourant de tous côtés.*

LE COCHER.

AIR *du Barbier.*

Point de tapage, (*bis.*)
Allons, (*bis.*) mettons-nous en voyage.

TOUS.

Ah ! quel tapage ! (*bis.*)
Mais qui fait donc
Ce bruit dans la maison ?

UN GARÇON.

Dans l' restaurant, Messieurs, qu'est-ce que vous faites ?

DURAND.

Ce que je fais ? parbleu, je meurs de faim !

UN PARTICULIER.

C'est le Monsieur qui m'a pris mes côtelettes !

LE COCHER.

C'est le Monsieur qui m'a pris mon sapin.

DURAND.

Je n'ai rien pris, Messieurs, je le proclame, } (*bis.*)
Je n'ai rien pris, mais on m'a pris ma femme. }

CHŒUR.

Ah ! quel tapage ! (*bis.*)
Mais cessez donc
Ce bruit dans la maison.

(*Les garçons poursuivent Durand avec leurs serviettes, et le cocher à coups de fouet. Chacun se retire.*

FIN DU TROISIÈME TABLEAU.

QUATRIÈME TABLEAU.

Au lever du rideau, le bal champêtre est en train. La contredanse est sur le point de finir, elle s'achève pendant le chœur. Françoise danse avec le garde-champêtre.

SCÈNE PREMIERE.

FRANÇOISE, LE GARDE-CHAMPETRE, VILLAGEOIS, BOURGEOIS, *dansant*, MARCHANDS CABARETIERS *en plein vent.*

CHŒUR *de la Muette.*

Amis, sous ces ombrages frais,
Que la contredanse a d'attraits!
Aux champs on ne se gêne pas,
Et tout est gai, jusqu'aux faux pas.

(*Pendant ce chœur chacun reconduit sa danseuse, et la musique du bal s'arrête.*)

FRANÇOISE, *venant sur le bord de la scène avec le garde.*
Ah! seigneur Dieu! c'est-y possible! je dansais avec une connaissance de mon cousin La Rose, le cuirassier!

LE GARDE.
Nous sommes une paire d'amis, M. La Rose et moi! Et comme la caserne de Saint-Denis n'est pas loin, il vient tous les dimanches à Montmorency.

FRANÇOISE.
J'avais bien une idée aussi de le rencontrer de ce côté, par hasard; d'autant plus qu'il devait y venir exprès et c'est pourquoi que, quand Madame m'a envoyée chercher le bourgeois qu'est égaré, j'ai pris le chemin de la danse pour trouver mon cousin.

LE GARDE.
Vous ne le trouverez pas aujourd'hui, car il est retenu par une cause légitime : il est à la salle de police.

FRANÇOISE.

Là ! il n'aurait pas pu prendre un autre jour pour se faire punir ! aller choisir un dimanche !

LE GARDE.

On ne choisit pas soi-même dans le militaire !... J'sais çà, moi qui suis dans l'service !

FRANÇOISE, *le regardant.*

Vous servez aussi ?

LE GARDE.

Oui, je suis dans les gardes.

FRANÇOISE.

Dans les gardes !

LE GARDE.

Dans les gardes-champêtres.

FRANÇOISE.

Dans les gardes-champêtres ! C'est peut-être vous qui avez arrêté notre bourgeois à c'matin ?

LE GARDE.

C'était mon devoir ; pourquoi se promenait-il sur les pommiers ? Mais, belle Françoise, si vous vouliez vous rafraîchir d'un verre de bierre ?

FRANÇOISE.

Je n' vous connais pas assez pour accepter...

LE GARDE.

Garçon ! une bouteille de bierre.

(*Le garçon leur donne une bouteille de bierre sur une petite table qui est sur le côté.*)

FRANÇOISE.

Avec des échaudés, s'il vous plaît.

LE GARDE, *à part.*

Elle veut des échaudés. (*haut.*) Les échaudés sont bien durs.

FRANÇOISE.

A la campagne c'est toujours bon. D'ailleurs nous n'en prendrons qu'une douzaine. (*Le garde verse à boire, Françoise prend son verre.*) A la santé de mon cousin La Rose !.. Je l'aime tant mon cuirassier ! C'est que pour la fidélité je n'ai pas ma pareille.

LE GARDE, *buvant.*

Avalons çà !

FRANÇOISE, *après avoir bu.*

Mon cher La Rose!... Elle est excellente.

AI *connu.*

La Rose a ma tendresse,
Et j'ai tout son amour;
Il compte sur sa maîtresse,
Sur lui j' compte à mon tour.
Qu'une autr' fill' se propose
De me l'enlever, j' lui dis:
Tu n'auras pas La Rose
Dont mon cœur est épris,

Deuxième Couplet.

Si l'on m' trouve piquante,
C'est que, fièr' d' mes amours,
Chaqu' garçon qui s' présente,
Je le r'pousse toujours;
A leurs vœux quand j' m'oppose
J' les piqu' par mes refus;
Mais, si je perdais La Rose
Je ne piquerais plus.

Quand je ne suis pas avec lui, je n'ai le cœur à rien.... Encore un échaudé. (*Elle en prend plusieurs qu'elle met dans sa poche.*) Vous lui direz, n'est-ce pas, que je comptais bien qu'il serait venu m'embrasser.

LE GARDE.

Dites donc, j'vas vous embrasser pour lui, moi!... puisque j'suis son ami! et que je paie les échaudés?

FRANÇOISE, *lui tendant la joue.*

C'est juste... Vous lui direz au moins que ce baiser est à son intention.

LE GARDE.

J'y manquerai pas!... Vous êtes une bonne fille, tout d'même, mam'zelle Françoise, et chaque fois que j'irai à Paris...

FRANÇOISE.

Oh! moi, je suis de tout cœur!... Je vas prendre le reste hein! (*Elle prend le reste des échaudés.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, Mme DURAND, HONORÉ, GÉRARD, ANGÉLIQUE, FANFAN.

Mme DURAND, *apercevant Françoise avec le garde.*

Comment, Françoise!... je vous ai pourtant défendu de vous arrêter avec les garçons.

FRANÇOISE,

Madame, ce n'est pas un garçon! c'est un garde champêtre!

LE GARDE.

A votre service, Madame.

FRANÇOISE.

Il me gardait... et j'lui demandais des nouvelles de mon bourgeois... (*au garde.*) M. le garde, vous n'avez pas vu passer un vieux monsieur en habit marron, qui a l'air un peu bête?

Mme DURAND, *se fâchant.*

Comment, Françoise!

FRANÇOISE.

C'est vous qui le disiez l'autre jour!

Mme DURAND.

Je dis ce que je veux, et ce n'est pas à une servante qu'il appartient de répéter...

FRANÇOISE.

Dame! on ne pourra pas le retrouver si vous ne voulez pas qu'on donne son signalement.

Mme DURAND.

En voilà assez!... C'est singulier que M. Durand ait comme çà disparu.

FRANÇOISE.

Je suis sûre que c'est un tour qu'il nous joue; il veut qu'on le cherche.

Mme DURAND.

C'est bien possible; (*à Honoré.*) mon mari aime à se faire chercher.

ANGÉLIQUE.

Mon oncle m'a dit à moi qu'il ne venait à la campagne que pour s'amuser et faire des extravagances.

Mme DURAND.

Je le reconnais bien là ! Il est dans quelque coin à rire de l'inquiétude qu'il nous donne.

(*L'orchestre commence la ritournelle de la contredanse ; on entend crier*: en place pour la contredanse.)

GÉRARD.

Voici le bal qui commence, si ces dames veulent nous faire l'honneur....

Mme DURAND.

Avec plaisir.

(*Honoré donne la main Madame Durand, Gérard à Angélique, ils forment un quadrille.*)

FRANÇOISE, *à part.*

Ah ! si mon cousin le cuirassier était ici !.. c'est égal, je trouverai un danseur, je n'ai pas envie de danser avec Fanfan, il est trop petit.

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR : *Du Marché de la Muette.*

Sous l'ombre d'un hêtre
J'aime à faire des entrechats,
Dans un bal champêtre
Tout est gai, jusqu'aux faux pas.

(*On danse.*)

LE MAITRE DU BAL.

Un moment, Messieurs, restons à nos places, vous savez que c'est trente centimes le dimanche.

(*L'orchestre s'arrête, tous les danseurs fouillent à leur poche, le maître du bal vient faire sa collecte.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, DURAND.

(*Il se glisse d'arbre en arbre, comme quelqu'un qui est poursuivi; il est pâle, essoufflé, et tout en nage.*)

DURAND, *s'essuyant le front.*

Ouf! quelle course!... maudit cocher!.. me traiter comme un quadrupède!..... heureusement que le fiacre est retrouvé! j'ai payé, et me voilà encore une fois libre d'enrager!

FRANÇOISE, *à Durand.*

Tiens, vous v'là, Monsieur! il paraît que vous vous êtes b en amusé?

DURAND, *d'un ton tragique.*

Oui, je me suis amusé comme on ne s'amuse pas.

FRANÇOISE, *bas à Durand.*

Monsieur, voici Madame.

DURAND, *avec une colère concentrée, parcourant des yeux le bal.*

Je la vois bien, cette perfide épouse! Quel est donc le cavalier qui l'accompagne? (*regardant.*) Toujours le même, celui du cabinet. (*il l'examine.*) Ciel! c'est le même de ce matin! dissimulons...

(*Il s'approche des danseurs, et se place en face de sa femme.*)

Mme DURAND, *à son mari, en dansant.*

Vous voilà donc enfin, depuis le temps que vous nous avez laissés.

DURAND.

Heureusement que je vous retrouve en bonne compagnie.

Mme DURAND.

Sans doute; et je rends grâce au hasard!

DURAND.

Nous connaissons ces hasards-là!

Mme DURAND.

Je devine, vous êtes allé danser sans moi!... c'est af-

freux ! moi qui doit être de moitié dans tous vos plaisirs, il faut que j'aie recours à la complaisance d'un étranger.

DURAND.

Point de déclarations tardives, et de sensibilité importune !... je sais ce que je sais.

Mme DURAND.

Expliquez-vous.

DURAND.

C'est superflu. (*à part.*) Voyons comment ils soutiendront mes regards irrités. (*Il se place derrière Angélique.*)

GÉRARD, *bas à Honoré, montrant Durand.*

Ah çà ! mais voilà un spectateur fort incommode ! je ne vais plus pouvoir dire un seul mot à Angélique.

HONORÉ.

Attends, je m'en vais bien le forcer à s'éloigner.

(*L'orchestre part, et Honoré, en faisant la figure de la Poule, lance des jetés battus qui forcent Durand à reculer.*)

DURAND, *reculant.*

Monsieur, que signifient ces manières ?

HONORÉ, *continuant.*

Les danseurs ont besoin d'espace.

DURAND.

Apprenez qu'on ne m'a jamais fait reculer.

HONORÉ, *continuant.*

Il y a commencement à tout.

DURAND, *l'arrêtant et enfonçant son chapeau.*

C'est trop fort !...

(*Il s'élance au milieu de la contredance, et bouscule tout le monde, en dansant avec sa femme.*)

HONORÉ.

Monsieur, allez-vous finir ?

(*La contredance cesse, tout le monde entoure Durand.*)

DURAND, *à Honoré.*

C'est que vous avez affaire à un gaillard... et moi aussi, Monsieur, j'ai servi !

HONORÉ, *avec un grand sang-froid.*

Ah ! vous avez servi ?

DURAND.

Pendant six mois, dans les hussards de la mort.

HONORÉ.

Eh bien! vous n'en avez pas l'air.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

FINAL.

AIR : *Finale de la Muette.*

DURAND, *à Honoré.*

Sur le terrain, téméraire,
Je prouverai, j'espère,
Que l'homicide acier
Ne messied pas aux mains d'un bonnetier.

MAD. DURAND, TOUT LE MONDE.

Allons, calmez la colère
Qui vous rend téméraire;
Que l'homicide acier
N'égare pas les mains d'un bonnetier.

MAD. DURAND, *à Durand.*

Ah! point de violence!

DURAND.

C'est en vain; rien ne peut
Refroidir ma vaillance!...
(*Mettant la main en l'air.*)
Eh! mais, je crois qu'il pleut!

TOUS.

Il pleut, vraiment!... l'orage sera fort!

DURAND.

Partout ma tête est assaillie!
Et pour parer les doubles coups du sort,
Je n'ai pas même un parapluie!

CHŒUR.

TOUT LE MONDE.

Ah! quels éclairs! quel tonnerre!
D'un abri tutélaire
Cherchons tous le secours,
Fuyons, fuyons, la danse et les amours.
L'orage, hélas! gronde toujours,
Fuyons l'orage et les amours.

DURAND.

Ah! ces éclairs, ce tonnerre

Redoublent ma colère!
Dans ces lieux, quand j'accours,
L'orage vient encore à leur secours!...
Pour me venger, lorsque j'accours,
L'orage vient à leur secours.

(*Scène de confusion fort animée; les dames mettent leurs schals sur leur tête, quelques bourgeois endimanchés attachent leurs mouchoirs à leurs chapeaux, quelques parapluies sont ouverts et disputés par des personnes qui veulent en même temps y trouver un abri. On se sauve dans toutes les directions; chaque fois que Durand veut aller rejoindre sa femme, il en est empêché par diverses personnes qui le repoussent en cherchant elles-mêmes à fuir. Angélique et madame Durand ont disparu des premières, sous un parapluie qu'Honoré a arraché à un pékin. L'orchestre est évacuée, les musiciens s'échappent successivement; l'un tient un violon, l'autre une basse, au-dessus de sa tête, le dernier cherche à se faire un parapluie avec la grosse caisse, en courant il se choque contre Durand qui fait perdre l'équilibre à la grosse caisse, crève avec sa tête, les deux parchemins, et se trouve emboîté jusqu'au cou, ne pouvant plus faire usage de ses bras, il sort poursuivi par le musicien qui veut rattraper son instrument.*)

FIN DU QUATRIÈME TABLEAU.

CINQUIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente la rue. A droite est la maison de M. Durand. On voit sur son enseigne une jambe vigoureuse avec cette inscription : A LA JAMBE D'HERCULE. *Et au-dessous :* DURAND, MARCHAND BONNETIER. *De l'autre côté de la rue est un échafaudage de maçons et une échelle. Plusieurs maisons ayant des boutiques forment une rue.*

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, il fait nuit; la scène est éclairée par un réverbère; plusieurs personnes traversent le théâtre avec des parapluies.

DURAND.

(Il arrive crotté jusqu'à l'échine; il pleut toujours, et il est sans parapluie.)

Ah! enfin voilà ma maison! je suis rendu! Quelle averse! et ma coupable épouse que je n'ai pu rencontrer!.. Enfin je serais revenu de Montmorency à pied sans un fiacre jaune derrière lequel je me suis tapi. Malheureusement, à Saint-Denis, des petits polissons ont crié au cocher : « Tapez derrière! tapez derrière!.. » j'en ai été quitte pour deux ou trois coups de fouet qui n'ont atteint que mes mollets... çà ne paraît déjà plus... (*se regardant.*) Mon pauvre pantalon!.. il est à présent boue de Paris!.. et mon chapeau dans quel état... (*Il le prend et le plie comme un claque.*) J'en ferai une maladie!.. le

cœur est brûlant, la tête chaude! (*tâtant son nez.*) Et toutes les extrémités sont glacées! Femme perfide!... elle croit que j'agirai comme une poule mouillée! elle se trompe. Et d'abord comme en ménage tout se partage, je vais la laisser une heure à la porte... rentrons... (*Il se fouille pour prendre la clé.*) Ah! mon Dieu! c'est ma femme qui a la clé ! mais j'entends du bruit... on vient!.. si c'était... mettons-nous en observation sous ce petit auvent ; je pourrai tout voir et tout entendre. (*Il se met sous un petit auvent qui est sur le premier plan en face de sa boutique.*) Diable de gouttière qui me tombe sur la nuque du cou!.. la journée est bonne!

SCENE II.

DURAND *caché*, GÉRARD, ANGÉLIQUE.

(*Angélique et Gérard tiennent un parapluie et se donnent le bras.*)

ANGÉLIQUE.

Enfin, nous sommes arrivés! mais vous me faites marcher trop vite.

GÉRARD.

Nous allons attendre votre tante.

DURAND, *à part.*

C'est Angélique... écoutons.

GÉRARD, *sur le devant de la scène et dessous le parapluie avec Angélique.*

Ah! mademoiselle!... je ne sais, mais il me semble que l'obscurité me donne une hardiesse que je n'aurais pas en plein jour!.. Quand d'ailleurs on se trouve sous le même toît que celle qu'on aime, et côte à côte! (*Il se serre contre elle.*)

ANGÉLIQUE.

Finissez, Monsieur! ou je vais m'éloigner pour vous prouver que j'ai de la vertu!

GÉRARD.

Il pleut trop fort, mademoiselle!.. et puis je ne vois pas pourquoi je vous cacherais mes sentimens! mon ami

Honoré a parlé pour moi ; il a profité d'un moment où il se trouvait seul avec madame Durand dans le cabinet du restaurateur... il a mis dans ses discours un zèle, une chaleur...

DURAND, *s'avançant.*

C'était le dévouement de l'amitié! jeune homme, je suis charmé...

ANGÉLIQUE.

Mon oncle! sauvons-nous!.. (*Elle se sauve avec Gérard.*)

SCÈNE III.

DURAND, *les rappelant.*

Angélique! Angélique!... monsieur l'amoureux!... (*revenant.*) Ils ne m'entendent pas!... il paraît que je les ai effarouchés! ma nièce est si timide! C'est égal; je ne suis pas fâché de ce que je viens d'apprendre; il paraît que j'en serai quitte pour la peur! ce n'est pas après vingt-cinq ans de ménage que l'on doit soupçonner sa moitié; la mienne a fait ses épreuves, et de ce côté, je puis dormir tranquille. Seulement il s'agit de regagner mon lit... la porte est trop bien fermée pour songer à la forcer... je ne vois qu'un moyen... (*il va chercher l'échelle qui est contre l'échafaudage.*) c'est de rentrer chez moi par la croisée. Il y a long-temps qu'il ne m'était arrivé de prendre ce chemin-là!... (*montant à l'échelle.*) J'ai presque l'air d'un amoureux transi en bonne fortune... (*il arrive en haut.*) j'en serai quitte pour casser deux ou trois carreaux, je pénétrerai dans l'intérieur bien facilement. (*il donne un coup de poing dans les carreaux; on entend le bruit des vitres qui éclatent.*) Diable! les volets sont mis en dedans!... c'est ma femme qui les a fermés... elle pense à tout... c'est un trésor que cette femme-là : elle va me faire coucher à la belle étoile. (*Il donne plusieurs coups dans les volets.*)

PREMIER VOISIN, *paraissant à une croisée.*

Quel tapage!.... qu'est-ce qui s'amuse à casser les vitres ?

DURAND, *sur l'échelle.*

C'est un bourgeois paisible qui rentre chez lui, et qui ne s'amuse pas du tout.

LE MÊME VOISIN, *mettant sa lumière en dehors.*

Ah ! mon dieu !... c'est un individu qui a escaladé la maison en face ! au voleur !

DURAND, *toujours sur l'échelle.*

Eh ! non ! quand je vous dis que c'est moi !

TOUS LES VOISINS, *à leurs fenêtres.*

AIR *Connu.*

Au voleur ! (*bis.*)

DURAND.

Mais c'est une erreur !

LE CHŒUR *des voisins.*

Arrêtez ! (*bis.*)

DURAND.

De grâce ! écoutez !

CHŒUR *des voisins.*

Armons-nous ! (*bis.*)
Et descendons tous.

DURAND.

Ah ! je crois qu'ils sont fous.

Les fâcheux voisins,
Déjà dans leurs mains,
L'arme fatale brille !...
On m'ajuste, hélas !...
Ah ! ne risquons pas,
Un père de famille !

(*Les voisins ont quitté les fenêtres, pour descendre dans la rue.*)

DURAND, *un instant seul, il descend rapidement l'échelle, et manque de tomber.*

Ah ! mon dieu ! j'aperçois une patrouille... sauve qui peut ! (*Il se sauve en courant.*)

SCÈNE IV.

(Tous les voisins sortent de leurs maisons, en costume de nuit; ils arrivent sur le théâtre en tenant d'une main leurs bougeoirs, et de l'autre, une arme. TABLEAU. On voit passer la patrouille qui se met à la poursuite de Durand.)

Mme DURAND, HONORÉ, FRANÇOISE, FANFAN, GÉRARD, ANGÉLIQUE,

Mme DURAND.

Qu'est-ce que c'est donc que tout ce bruit?... que s'est-il passé dans le quartier?

PREMIER VOISIN.

Ah! c'est vous, madame Durand! v'là ce que c'est que de rentrer chez soi à cette heure-ci!

Mme DURAND.

Qu'est-ce que çà vous fait?

PREMIER VOISIN.

Çà ne me fait rien!... mais vous êtes volée!

Mme DURAND.

Ah! mon dieu!...

PREMIER VOISIN.

Voyez! l'échelle y est encore. Les malfaiteurs s'étaient introduits par la fenêtre... ils se sont sauvés à notre approche... ils étaient au moins trente!

HONORÉ.

De quel côté?

PLUSIEURS VOISINS, *montrant le chemin qu'a pris Durand.*

Par là!

HONORÉ.

Je vais en avoir des nouvelles! *(Il sort.)*

GÉRARD, *à madame Durand.*

Tranquillisez-vous, Madame, je reste auprès de vous.

Mme DURAND.

Ah! quel évènement! je me trouverais mal si je n'étais pas dans la rue! Françoise, rentrez la première, vous verrez si quelqu'un de ces misérables ne se serait pas caché dans la maison.

FRANÇOISE.

C'est çà!... pour que je me trouve nez à nez avec un voleur! Du tout, je n'ai pas envie de me risquer, avec çà que je suis nerveuse.

Mme DURAND.

Voilà bien les domestiques d'à présent!... ils n'ont pas plus de dévouement...

FRANÇOISE.

Écoutez donc, c'est proportionné aux gages : il y en a à tous prix; moi, j'ai un dévouement de cinquante écus.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, HONORÉ, DURAND, LA PATROUILLE, *amenant Durand.*

HONORÉ.

On le tient! on le tient!

FRANÇOISE.

Ah! v'là la patrouille... Ne le lâchez pas!

HONORÉ, *à Durand.*

Allons, coquin, approche, que l'on te voie la figure.

(*Tout le monde entoure Durand; les voisins lui mettent les bougeoirs sous le nez.*

CHŒUR

C'est Durand, (*bis.*)
Quelle erreur inconcevable;
C'est Durand, (*bis.*)
Qu'on arrête en ce moment.
Il est bien désagréable,
Pour un bourgeois estimable,
Dont on connaît la douceur,
D'être pris pour un voleur.

FANFAN.

Mon papa, qui est le voleur!

Mme DURAND.

Ce pauvre cher ami!... il est tout en eau!

DURAND.

Je le crois bien... l'exercice que j'ai fait, et la pluie que

j'ai reçue... la partie de plaisir est complette!... Jeune homme, je connais vos intentions et votre obligeance.

HONORÉ ET GÉRARD.

Monsieur...

DURAND.

Vos vœux seront exaucés, et nous ferons la noce de votre ami.

HONORÉ.

A Montmorency?

DURAND.

Non! non! à Paris, dans un grand salon de 150 couverts, et tous les voisins en seront.

TOUS.

Accepté!

DURAND.

AIR : *Vaudeville de la Robe.*

Quelle journée! ah! j'en perdrai la tête,
Je ne sens plus mes jambes ni mes bras.

FRANÇOISE.

Dam'! not' bourgeois, c'est pas tous les jours fête.

DURAND.

C'est fort heureux, car on n'y tiendrait pas.
Pour me remettre enfin de cette crise,
Je vais me coucher à l'instant...
Messieurs, pour peu que le cœur vous en dise,
Je vous conseille d'en faire autant.

CHŒUR FINAL.

AIR : *Vaudeville du bal champêtre.*

Déjà la nuit s'avance,
Il est temps d'en finir;
Rentrons tous en silence,
C'est assez de plaisir.

FIN.